

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE L. A. BELLE CO. LIMITED.

Office: 222 rue de Chartres. Nos. Colet et Brevilla.

Printed at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENDES ET LOCATIONS, ETC., S'ADRESSER AU BUREAU DE LA LIGNE, VOIR LES AUTRES PAGES.

Evolution de l'esprit annamite.

Depuis que la France a pénétré dans l'Indo-Chine, pour y apporter sa civilisation et ses lumières, jamais ne s'est elle plus précipitée son influence, sa force et un de ses soins de l'heure présente, est de donner une orientation nouvelle à l'enseignement indigène. Pour cela, nous voyons que M. Beau vient de créer un Conseil de perfectionnement de cet enseignement.

Ce Conseil recevant des instructions bien précises, les a suivies à la lettre; et son œuvre déjà porte fruit, car elle donne des résultats si appréciables qu'il n'est plus douteux que l'évolution de l'esprit annamite ne soit complète dans un avenir pas trop lointain.

Un des arrêtés pris par M. Beau au mois de mai dernier, le plus important peut être, que lui avait suggéré le Conseil, crée une Université où sont institués des cours d'enseignement supérieur au profit des étudiants originaires de la colonie et des pays voisins. Par l'intermédiaire de la langue française, cette institution, croit-on, répandra en Extrême-Orient la connaissance des sciences et des méthodes européennes. Pour en suivre les cours, il est de règle que l'applicant possède un diplôme de fin d'études de l'enseignement complémentaire indigène ou un titre indigène équivalent.

Comme les jeunes gens instruits se sentent plus attirés, au sortir de l'école, vers les carrières administratives, que vers la carrière inférieure plus modeste et surtout moins rémunératrice du professorat, a été jugé sage, pour faciliter le recrutement des professeurs de les entourer d'un certain prestige; et lors en second arrêté a été créé en leur faveur une décoration spéciale.

Ceux qui ont craint que les efforts du conseil de perfectionnement de l'enseignement ne restassent stériles au point de vue de la vulgarisation de la langue française, croient maintenant que les Tonkinois constateront vite le caractère rudimentaire des manuels placés entre leurs mains, et demanderont à être mis à même de pénétrer dans les livres Français.

Nous voyons toujours avec un sentiment d'aise la langue française s'imposer à l'admiration des peuples; et nous voudrions qu'en Louisiane où elle est beaucoup parlée, non seulement elle se maintient toujours, mais qu'elle se répande comme aux beaux jours de notre pays. Jamais nous ne pardonnerons à nos amis d'avoir, par leur indifférence, permis que son enseignement fut supprimé dans nos écoles publiques.

Pour qu'une langue soit considérée d'un pays, il ne suffit pas qu'elle soit entendue dans les salons, dans les foyers; il faut

qu'elle soit parlée dans la rue, par le peuple.

Les décorations de Goethe.

La "National Zeitung" publie sur les décorations de Goethe un article assez instructif. Ce poète, ce ministre d'Etat ne fut décoré qu'à cinquante-neuf ans, et le premier Ordre qu'il reçut fut la croix d'officier de la Légion d'Honneur, que Napoléon lui remit à Erfurth, le 14 octobre 1808. Le tsar Alexandre ne voulait point demeurer en reste et le 15, imitant son allié, il donna à Goethe l'Ordre de Sainte-Anne de 1re classe, c'est-à-dire le grand-croix avec l'étoile. On était, en ce temps, si simple encore en fait d'honneurs de cette sorte que le poète écrivait à sa femme, signe avec un plaisir évident "ton mari étoilé et cravaté." Il reçut encore en juin 1815 la croix de commandeur de l'Ordre autrichien de Saint-Léopold, pour services exceptionnels rendus à la langue et à la littérature allemandes, ainsi que lui écrivait Metternich, dans une lettre du ton de chancellerie le plus pompeux. En janvier 1816, Goethe reçut la grand-croix de l'Ordre westphalien du Faucon, et le 28 août 1827, Louis le vint exprès à Weimar lui remettre dans sa maison la grand-croix du Mérite de Bavière. Au total, cinq décorations, tardives. Il n'est pas de reporter, de nos jours, qui n'en ait davantage. Goethe n'estimait ni ne méprisait ces distinctions. Il les jugeait utiles dans la cohue: "Tiel und Orden, écrit-il à Moritz Oppenheim, halten manchen Fuff ab im Gedränge." Il est agréable de penser que son premier Ordre a été français, il a en pour cet Ordre une prédilection. On lui fit remarquer en juillet 1814 qu'il le portait encore à Wiesbaden, deux mois après le retour des Bourbons, et quand tout le monde était en proie avec horreur de l'Allemagne. Comme une dame lui demandait laquelle de ses croix il préférait, il désigna la Légion d'Honneur.

Point Colmar

On s'imaginait que la butte Montmartre était le point culminant de Paris. Mais il paraît qu'il faut en rabattre. Les ingénieurs de la Ville chargés de la vérification des repères de nivellement viennent en effet, de constater que le point le plus élevé de Montmartre avait exactement 127 m. 436 d'altitude, alors que la rue du Télégraphe, dans le viadrome ardoisier, atteint 129 mètres, soit 2 mètres 16 centimètres de plus.

MARINE.

Le croiseur cuirassé "Victor-Hugo" est presque terminé et sera lancé devant Lorient commencent très prochainement. Il ne reste plus qu'à placer la dernière tourelle cuirassée. Tous les appareils machines seront prêts à fonctionner le 1er octobre. Le "Victor-Hugo," qui sera mis en route vers le 8 octobre pour la régularisation de ses comptes, formera l'an prochain, avec le "Léon Gambetta" et le "Jules-Ferry," la division de croiseurs cuirassés de l'escadre de la Méditerranée.



ADELINA PATTI.

SOUVENIRS.

On annonce qu'Adelina Patti va donner son concert d'adieu. C'est un événement artistique considérable, mais non prématuré puisque la brillante cantatrice compte quarante-six ans de succès. Un journaliste a interviewé à ce propos M. Gaillard qui fut successivement le camarade et le directeur de la Patti. M. Gaillard a évoqué avec mélancolie de vieux souvenirs:

La Patti se chanta plus répète il mélancoliquement... Certes, elle devait prendre cette décision un jour ou l'autre, et pourtant rien ne l'y contraignait, car elle n'eût pu chanter indifféremment. Elle est douée, en effet, d'une voix miraculeuse, d'un organe tel que jamais n'en fit et sans doute n'en fera le Créateur. Elle a réalisé la perfection même du chant, l'idéal auquel nul n'atteint plus. Songez que cette artiste sublime pouvait indifféremment chanter tous les rôles, qu'un soir elle interprétait Valentine des "Huguenots," et le lendemain Rosine du "Barbier de Séville," qu'elle passait avec une égale aisance et une égale maîtrise de l'opéra-bouffe italien à l'opéra dramatique sans que jamais son organe ne la trahit. La Patti, en effet, n'a jamais été malade. Elle fut pour les directeurs la pensionnaire rêvée, car on pouvait l'afficher à coup sûr; outre qu'elle faisait salle archicomble, elle était d'une ponctualité absolue.

Point Colmar

On s'imaginait que la butte Montmartre était le point culminant de Paris. Mais il paraît qu'il faut en rabattre. Les ingénieurs de la Ville chargés de la vérification des repères de nivellement viennent en effet, de constater que le point le plus élevé de Montmartre avait exactement 127 m. 436 d'altitude, alors que la rue du Télégraphe, dans le viadrome ardoisier, atteint 129 mètres, soit 2 mètres 16 centimètres de plus.

MARINE.

Le croiseur cuirassé "Victor-Hugo" est presque terminé et sera lancé devant Lorient commencent très prochainement. Il ne reste plus qu'à placer la dernière tourelle cuirassée. Tous les appareils machines seront prêts à fonctionner le 1er octobre. Le "Victor-Hugo," qui sera mis en route vers le 8 octobre pour la régularisation de ses comptes, formera l'an prochain, avec le "Léon Gambetta" et le "Jules-Ferry," la division de croiseurs cuirassés de l'escadre de la Méditerranée.

humble de ses camarades par sa bonté simple et sincère. C'est peut être la seule artiste qui ne se soit jamais connu d'ennemis ou d'envieux. Elle est si bonnel Bref, que vous dirai-je — c'est une créature d'élite douée non seulement d'un organe sans pareil, mais aussi d'un goût et d'une volonté artistiques admirables, en même temps que d'une personnalité infiniment séduisante et sympathique à tous les égards.... —Ne pourriez-vous me confier pour nos lecteurs quelque souvenir personnel? —Ma foi, il s'agit de la création de "Roméo et Juliette." Au moment où la pièce était prête, Mlle Daréole, qui devait créer Juliette, tombe malade. Goussé désespère de la remplacer, moi je songe à la Patti, qui villégiaturait avec son second mari, le ténor Nicolini au château de Craig-y-Noe, en Angleterre. Et un beau soir, ayant simplement télégraphié que l'on mît mon couvert pour le dîner, j'arrive. Mes hôtes, intrigués, me questionnent sur le but véritable de ma visite. Je reste incrédule. Et seulement le soir, au moment de gagner ma chambre, je reçois à la Patti un bulletin de répétition pour les études de "Roméo et Juliette" à l'Opéra. Elle lit, avec stupeur, rougit, pâlit, reste interdite... et finalement refuse. J'insiste en déclarant que je n'admettais pas de refus et que j'attendais ma pensionnaire au jour dit.

—Et bien, concéda-t-elle, enfin, j'y réfléchirai cette nuit, et puisque vous partez demain matin, regardez bien la tour du château quand la voiture vous emmènera; si le drapeau tricolore est sur le drapeau tricolore, c'est oui; pas de drapeau, c'est non... Le lendemain, imaginez mes transes, lorsqu'en roulant en voiture, je constate l'absence du drapeau. Enfin, j'étais parvenu tout près de la gare, et le château, point presque imperceptible à l'horizon, allait disparaître à mes yeux, quand, à l'aide de ma lunette, je vis enfin le drapeau flotter dans le ciel. Il était temps!... Et la Patti, au jour que j'avais fixé, était à Paris; elle créa "Roméo et Juliette" et y fut admirable... Et me reconduisant, le directeur de l'Opéra conclut:

—Oui, dites-le bien, la retraite de la Patti, c'est la fin—miraculaire, Dieu merci!—d'un miracle dont jamais ne perdront le souvenir ceux qui en ont été témoins... M. Gaillard est bien lyrique. Maintenant, qui assiste aux débuts de la jeune merveille se montre moins enthousiaste. —Va, ma fille, lui dit-il, avec sa cruelle bonhomie, profite de ta jeunesse, gagne de l'argent; il te servira plus tard pour apprendre à chanter.

Dévoilement d'une statue.

Dimanche dernier, à eu lieu au cimetière de la Métairie, le dévoilement de la statue de Garibaldi sur la tombe de la société Tiro Al Bersaglio. A trois heures de l'après-midi, les membres de toutes les sociétés italiennes, de la ville, au nombre de quinze cents, se sont réunis dans la salle de l'Union Française et de là se sont rendus au cimetière. M. Joseph Di Carlo, maître de cérémonie, a prononcé quelques paroles pour expliquer le caractère de la manifestation, et a retracé à longs traits la vie du général italien dont la statue surmonte le superbe tombeau. M. Moreci a également pris la parole et a parlé en termes élogieux de celui dont on honorait la mémoire. Les sociétés qui ont pris part à l'intéressante cérémonie sont: Mutua Beneficenza—L. Cipriani, Président. Tiro al Bersaglio Generale Garibaldi—V. Moreci, Président. Contessa Entellina—L. C. Tortorich, Président. Gloria Bersaglieri—Antonio Paterna, Président. Cristoforo Colombo—G. Passalacqua, Président. San Bartolomeo Apostolo—F. Piccone, Président. Cefalutana—G. Vizzini, Président. Antonio da Padova—S. Giarratano. B. V. di Sciacca—V. Liotta, Président. San Giuseppe—G. Di Corte, Président. Madonna del Balzo—F. Cabibi, Président. Terminusse—V. Moreci, Président.

Suicide.

Un nommé George Hitchcock de l'équipage du vapeur Proteus a été suicidé matin en se jetant à l'eau sans moment ou le vapeur quittait le golfe et entrant dans le fleuve. Le capitaine Jacobs a vu Hitchcock tomber et a fait arrêter le navire pour faire rechercher l'homme; mais le malheureux n'a plus reparu à la surface de l'eau.

Tentative de suicide.

Marie Glade, une jeune fille de 19 ans, domiciliée rue Ste-Anne près White, a tenté à ses jours hier matin en absorbant une dose d'acide carbonique. Elle a été promptement transportée à l'hôpital. C'est la seconde fois depuis l'année dernière que Marie Glade essaye de se suicider. Elle a parait-il, été trahie par un jeune homme qui l'a trompée.

Arrestation.

Joseph Starks a été incarcéré hier pour avoir barré le passage à une voiture d'ambulance. Il conduisait un camion et ne s'est pas mis de côté quand est arrivée la voiture au coin des rues Canal et Rempart.

Devant la Cour Criminelle.

Le muet, Bernard Gervais, qui, au cours d'une difficulté qu'il avait avec John Wise, rue des Français, coin Broad, l'a blessé d'un coup de feu, a été mis hors de prison sous un cautionnement de \$2,000. Wise est à l'hôpital, mais sa blessure ne présente aucune gravité.

L'orthographe nouvelle.

On incline à croire à l'hôtel de ville, que la nouvelle orthographe sera sérieusement considérée par la Commission du Service Civil.

Consécration de l'Eglise St-Maurice par l'Archevêque Blenk.

Célébration du Trente-Troisième Anniversaire de la Fondation de la Société St-Maurice.

Elles sont rares les cérémonies du genre de celle qui a eu lieu dimanche dernier à l'église St-Maurice. La très joyeuse église qui s'éleva aujourd'hui dans cette partie de la ville qui avoisine la paroisse St-Bernard et que dessert depuis bien des années déjà le R.V. E. Avelin, a été consacrée par l'archevêque Blenk en présence d'un nombreux clergé et d'une grande partie de la population de la localité. A sept heures, comme le veut le rite, l'église sacrée était fermée, et à l'intérieur se trouvaient les diacres. Le chef de l'Eglise s'est adressé à la porte et en a demandé l'entrée. Sur lui s'est refermée la porte puis une très longue cérémonie a suivi. A l'issue de cette cérémonie l'église a été ouverte aux fidèles et l'archevêque s'est adressé au diacre et sous-diacre les RR. Solitaires et Borredan et, pour diacre d'honneur les RR. Simon et Janssens, a chanté la messe; le Très R. J. M. Laval, vicaire général, était aux côtés du célébrant. Après l'Evangile, le R. Ambrose Vautier a fait un très beau sermon; il a pris pour texte: "Contemplez le Tabernacle de Dieu avec les hommes, et il l'habitera avec eux." L'archevêque, après les dernières prières de la messe, a donné au peuple sa bénédiction. Les invités du curé, des ecclésiastiques tous se sont rendus à la demeure ou un excellent repas leur a été servi. Le Père Avelin dont l'hospitalité est large, a entouré ses convives des plus grands égards, et il a vivement remercié l'archevêque d'avoir consacré son église qui ne possède pas les richesses du temple de Salomon, et qui n'a pas été élevée aussi vite, mais qui est chère aux habitants du village, parce que c'est là qu'ils viennent adorer leur Dieu. L'église de St-Maurice n'a pas été rebâtie parce qu'elle n'a jamais été dévastée, mais parce qu'elle, comme nous l'ont dit, est un monument de construction, qui trouve aujourd'hui singulièrement obsolescence. En effet, le père Avelin a fait une église fort belle. Il n'a pas seulement travaillé à doter sa paroisse de cet édifice dont il est le système entier, il a également travaillé à donner du relief à la paroisse de St-Maurice en associant à ses concitoyens dans leurs travaux d'utilité publique.

La consécration de l'église de St-Maurice et la célébration de l'anniversaire de la fondation de la société ont eu lieu le même jour et toutes deux ont été entourées d'éclat. A neuf heures et demie, les membres de la Société réunis au siège de celle-ci, se sont rendus processionnellement à l'église où ils ont assisté à la messe pontificale de consécration. Ils avaient à leur tête le grand marquis, M. Jules Damburn et les aides MM. T. J. Serpas, Rodolph Drouot, Alexandre Lauga, Vincent Bourgan et George Buisson, et M. Roy, le président de la Société avant qu'ils se missent en marche. Leur avait adressé quelques paroles de circonstance pour leur dire l'éclat inaccoutumé qu'aurait la manifestation de ce jour. En quittant l'église après la messe, les invités se sont rendus chez les St-Mauriciens qui se réunissent au domicile du Rév. Avelin. M. Albert Weilbacher, le juge Marmouget, le Dr L. A. Meraux, M. Wm Roy, le juge N. H. Nunez, M. C. A. Bachemin, M. Jules Damburn et le St-Bernard, Voice le journal de l'endroit, ont été les invités d'honneur. M. Damburn, des rafraîchissements ont été offerts à la société. Il était deux heures quand la Société et ses invités sont arrivés à l'hôtel Fracoville où les attendait un repas somptueux. M. Sébastien Roy, en sa qualité de président de la Société, était à la tête de la table et en a fait les honneurs avec infiniment de tact et de grâce; charmante, ayant un mot aimable, bienveillant pour chacun de ses invités.

LA SANTE DEPEND HOSTETTER STOMACH BITTERS

Hostetter's Stomach Bitters. Bien se lempoiera. Il guérit toujours et prévient l'indigestion d'Appetit, l'insomnie, l'agitation, l'irritation, l'indigestion, la constipation, l'acidité de l'estomac, le mal de tête, la fièvre et l'insomnie.

Feuilleton Abeille de la N. O. SANG ROUGE ET SANG BLEU. GRAND ROMAN INEDIT PAR CHARLES MEROUVEL PREMIERE PARTIE LE POIDS D'UNE FAUTE XVII EN ROUTE.

les : des bosquets de bois émailaient la campagne comme les orbeilles d'un immense parc; à chaque instant des manoirs montaient la silhouette de leurs toitures tourmentées au-dessus de petites fatales d'ormes et de chênes mêlés d'arbres verts, et presque partout dans les prés en côte, des ruisseaux serpentaient, artistement disposés pour leur irrigation. Le petit cheval arabe était connu tout le long du chemin, comme son maître. A chaque hameau, les journaliers qui passaient près de la carriole criaient: — Va bien, père Antoine?... Il tient bon, le bidet? Ou allez-vous? — A Villéden, conduire une jeunesse. Colette tenait son visage masqué par sa pelisse; pourtant quelques personnes la reconnaissent et se disaient: — C'est la petite Goussart, sauf erreur. Ou peut-être tout ment? Et ce qu'on ne dit pas, qu'il y aurait eu des histoires?... Elle comprenait qu'on parlait d'elle et qu'on en disait pas de bien. Elle s'éloignait de son pays le rougeur au front, en regardant à peine se mouvoir et se défaire de mandant: — Comment y rentrera-t-elle? Je le reverrai je jamais? Dans son âme tendre il y avait une profonde blessure. Sa na-

ture de sensitive ne pouvait supporter l'idée d'une tare ou d'un déshonneur et ce qui lui rendait plus sensibles, c'est qu'elle les devait à sa chère Madeleine. On était bien elle qui était cause de son abandon par son promis, Marcel Fabrice, et de ce départ qui ressemblait à une déroute. Pourtant elle n'avait aucune amertume contre elle. On pourrait dire même qu'elle éprouvait une sorte de joie cuisante comme une brûlure à souffrir pour elle. Enfin elle arriva à son but. — Villéden les Poëles! dit le père Antoine. Vous voilà rendue, ma petite Colette. Est-ce possible que vous aillez nous quitter? — Hélas! — Mais vous ne tarderez pas à revenir? — Qui sait? — Ou vous aimait bien à Arville? — Pas tout le monde... Adieu, père Antoine. Elle lui mit cent sous dans la main, le prix de sa course, tandis qu'il déposait la malle à l'intérieur de la gare. Elle qui n'avait guère voyagé qu'en première avec Madeleine, elle prit son billet, une seconde pour Paris. Et enregistrer son petit bagage et monta dans le train qui ne tarda pas à arriver. Les troisième étaient bondées; dans les autres wagons, il n'y

avait presque personne. Les voyageurs qui peuvent se payer des secondes ou des premières de Granville prennent l'express plutôt que ces trains omnibus qui produisent aux clients pressés l'effet d'un char à bœufs du temps des rois fainéants. Elle eut donc un compartiment pour elle seule. Alors, pour la première fois de sa vie, elle éprouva le sentiment de sa solitude et de son isolement. Sans doute, elle aurait pu profiter de l'affection du marquis d'Arville; mais elle avait la fierté de ne vouloir demander rien à personne. D'ailleurs, que serait-il lui-même désormais, sinon l'obligé de son genre, Pierre Barroux, auquel il devait la conservation de sa fortune ou plutôt de son apparence? A l'hôtel d'Arville, qui rencontra-t-elle? Le baron de Vayran, cause du désastre qui s'était abattu sur elle; le jeune Gaston, qui l'accablait de ses galanteries?... Qui encore? D'autres amis de la maison qui peut-être connaîtraient son histoire, la cause pour laquelle elle s'éloignait de son pays, et qui croiraient n'avoir plus de ménagements à garder avec elle? Enfin le rôle d'inutile et de parasite, la réponsait. Madeleine elle-même!

Pourrait-elle la voir chaque jour sans que son secret lui échappât et qu'elle lui dit dans un moment d'oubli? — C'est toi qui m'as perdue! — Ne valait-il pas mieux pour elle rompre avec le passé, disparaître? A Argenton, le train avait trois quarts d'heure d'arrêt pour laisser passer l'express. Elle descendit et entra au buffet où elle se fit servir un modest déjeuner et demanda du papier pour écrire. Vers midi, elle terminait les quelques lignes de sa lettre: — Chère Madeleine, — Si tu es allée demander de mes nouvelles à la maison, Véronique ou mon père t'auront sans doute appris mon départ. — Je quitte Arville à la suite d'un grand chagrin. — Je n'y rentrerai pas. Je vais chercher un emploi qui puisse me faire vivre. — Ne t'inquiète pas à mon sujet. — Dès que j'en aurai des nouvelles à te donner, tu les recevras. — Aime bien ton mari qui t'a donné une si grande preuve d'affection. — Que tu es heureuse d'avoir un ami et un soutien comme lui! — A moi, il me semble depuis quelques heures que je suis seul au monde. — Je t'embrasse tendrement. — TA COLETTE.

Il se fit un grand bruit dans la gare. C'était l'express qui stoppait à quelques pas du buffet. Elle ferma l'enveloppe et mettait l'adresse: "Madame Barroux, à la forge de Liguères, près Arville..." Lorsqu'elle sentit une main qui lui effleurait l'épaule et la forçait à se retourner en lui disant: — Comment! c'est vous? Elle se redressa en tenant sa lettre à la main et reconnut Claude Vidien. Il lui prit le poignet, jeta un coup d'œil sur l'adresse et demanda: — Vous écrivez à votre amie?... — Oui. — N'est-elle donc pas informée de votre départ?... — Non. — Ou allez-vous?... — A Paris. — Que faire?... — Je ne sais pas. — Malheureux enfant! Elle le regardait avec des yeux troubles, inquiets, à la fois honteuse et contrariée de cette rencontre. Il reprit: — Par quel train êtes-vous venue?... — Par l'omnibus... le train de tout le monde.... — Où l'avez-vous pris?... — A Villéden. — C'est donc pour ça que je ne vous ai pas vus?... — Je voulais qu'on ignorât

mon départ. — Vous avez un billet?... — Oui... de seconde classe. — Qu'importe?... Des bagages?... — Une malle. — On la fera prendre. — Et un sac?... — Allons le chercher. Je ne vous quitte plus... Si vous devez faire une sottise, je tiens à vous empêcher. Il trouva le sac, le prit, la conduisit au wagon où il avait sa place et la fit asseoir auprès de lui. Peu de monde dans le train. C'était un heureux hasard. On pourrait causer. — Si je m'attendais à voir quel qu'un dans ce buffet, dit-il, en vérité ce n'était pas vous. Un grand gaillard de six pieds, taillé en hercule, basané comme un ouvrier de botte, avec des mains larges comme des battoirs, des cheveux presque crépus et un cou de taureau, mais à l'air débonnaire, vint prendre ses ordres, au moment où la machine sifflait pour le départ. Claude Vidien demanda à sa camarade improvisée: — Vous avez votre bulletin de bagages?... — Oui. — Donnez-le moi. Il le remit à l'hercule, en disant à Colette: — N'ayez pas d'inquiétude. Il s'en arrangerait. Et comme elle l'interrogeait du